



Saint Augustin
Les Confessions
précédées de
Dialogues philosophiques

Œuvres, I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE LUCIEN JERPHAGNON
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE SOPHIE ASTIC, JEAN-YVES BORIAUD, PATRICE CAMBRONNE,
JEAN-LOUIS DUMAS, SOPHIE DUPUY-TRUELLE
ET HENRI-PIERRE TARDIF DE LAGNEAU

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

SAINT AUGUSTIN

Les Confessions

précédées de

Dialogues philosophiques

Œuvres, I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE LUCIEN JERPHAGNON
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE SOPHIE ASTIC, JEAN-YVES BORIAUD,
PATRICE CAMBRONNE, JEAN-LOUIS DUMAS,
SOPHIE DUPUY-TRUDELLE
ET HENRI-PIERRE TARDIF DE LAGNEAU

nrf

GALLIMARD

CONTRE
LES ACADÉMICIENS

LIVRE PREMIER

DÉDICACE

Une adversité providentielle.

I. 1. Cher Romanianus¹, plutôt au ciel que la vertu, qui ne se laisse arracher personne par la Fortune², pût à son tour lui arracher de force un homme fait pour elle ! Elle aurait déjà posé la main sur toi, en proclamant que tu es sous sa dépendance et, te mettant en possession des biens les plus sûrs, elle t'affranchirait même des coups heureux du sort. Mais — c'est ainsi —, en raison soit de notre conduite, soit d'une nécessité naturelle, l'âme divine attachée aux réalités mortelles ne touche jamais au port de la sagesse, où l'on n'est pas secoué par le vent, adverse ou favorable, de la Fortune, à moins que celle-ci, favorable ou adverse, ne l'y conduise. Par conséquent, il ne nous reste qu'à faire des vœux pour toi, afin d'obtenir, si possible, de ce Dieu qui se soucie de ces choses, qu'il te rende à toi-même (car par là il te rendra à nous aussi) et qu'il permette à ton esprit, qui en forme depuis longtemps le souhait, de s'élever enfin jusqu'aux souffles de la vraie liberté. Peut-être en effet ce qu'on nomme communément « Fortune » est-il régi par quelque ordre caché, et n'appelons-nous « hasard » dans les choses rien d'autre que ce dont la raison, la cause, nous est dissimulée : rien d'avantageux ni de désavantageux ne se produit dans la partie qui ne convienne et ne s'accorde à l'ensemble. Cette thèse proclamée par les maximes des doctrines les plus fécondes, la philosophie à laquelle je te convie promet de la démontrer à ses vrais adeptes. C'est

pourquoi, alors même que t'arrivent bien des choses révoltantes pour ton esprit, ne te méprise pas. Car si la Providence divine s'étend jusqu'à nous, ce dont il ne faut absolument pas douter, crois-moi, ton sort doit être ce qu'il est. En effet, alors qu'avec de si grandes qualités natives — que j'admire toujours — tu t'engageais dès le début de l'adolescence, âge où la marque de la raison est encore faible et vacillante, dans la vie humaine si remplie de toutes les erreurs, tu as été pourvu d'une abondance de richesses qui avait commencé à engloutir cet âge et ce cœur avides de ce qui paraît beau et honnête dans des abîmes de séductions : elle eût achevé de le faire si ces vents de la Fortune qui sont réputés contraires ne t'en avaient arraché, alors que tu étais près de sombrer.

2. Dis-moi : si, en donnant à nos concitoyens des combats d'ours et des spectacles jusqu'alors inédits, tu étais accueilli au théâtre par des applaudissements toujours plus nourris ; si tu étais porté aux nues par les voix mêlées et unanimes des sots, dont la multitude est immense ; si personne n'osait être ton ennemi ; si les inscriptions municipales te désignaient dans l'airain comme le patron non seulement de tes concitoyens, mais des habitants des villes voisines ; si on t'élevait des statues ; si les honneurs t'arrivaient de toutes parts ; si on t'accordait même en sus des pouvoirs dépassant ceux des fonctions municipales ; si pour des festins quotidiens tu dressais des tables opulentes où chacun demanderait à coup sûr, prendrait à coup sûr ce qui lui est nécessaire et ce dont sa volupté a soif, et où seraient prodiguées beaucoup de choses même à ceux qui ne les demandent pas ; si ton patrimoine lui-même, administré scrupuleusement et fidèlement par les tiens, se révélait approprié et proportionné à de si grandes dépenses ; si pendant ce temps tu vivais dans des demeures aux dimensions admirablement calculées dans la magnificence des bains, dans des jeux que l'honnêteté ne récuse pas, dans des chasses, dans des festins ; si tu étais l'objet des propos de tes clients, de tes concitoyens ; si enfin dans les propos de tous tu étais proclamé le plus aimable, le plus libéral, le plus élégant, le plus heureux des hommes : dis-moi, *Romanianus*, est-il quelqu'un qui oserait, je te le demande, évoquer pour toi une autre vie, la seule heureuse ? quelqu'un qui pût te persuader non seulement que

tu n'es pas heureux, mais que tu es d'autant plus malheureux que tu serais moins conscient de ton malheur ? Mais en réalité, vois à quel point tant de si grands revers t'ont mis en garde en peu de temps ! En effet, tu n'as pas besoin des exemples d'autrui pour te persuader qu'elles sont éphémères, fragiles et pleines de calamités, toutes les choses que les hommes jugent bonnes ; de cela, tu as acquis une expérience authentique, de sorte que nous pouvons persuader les autres d'après ton exemple.

La vraie philosophie.

3. Ce caractère donc, qui t'a fait toujours désirer ce qui est convenable et noble, préférer être généreux plutôt que riche, ne jamais souhaiter être plus puissant que juste, ni jamais céder aux forces hostiles et perverses : ce caractère divin en toi qui a été engourdi par je ne sais quel sommeil léthargique de cette vie, une Providence secrète a décidé de le provoquer par les diverses et cruelles tribulations que tu sais. Réveille-toi, réveille-toi, je t'en prie ; tu te féliciteras grandement, crois-moi, de ce que les biens de ce monde ne t'ont flatté de presque aucune de ces faveurs qui captivent les imprudents : ces biens tentaient de m'enchaîner moi-même quand je tenais chaque jour ces propos-là, et ils y seraient parvenus si une douleur de poitrine¹ ne m'avait forcé à abandonner une profession vaine et à me réfugier dans le sein de la philosophie. C'est elle qui maintenant me nourrit et me réchauffe, dans ce loisir studieux que nous avons instamment souhaité : c'est elle qui m'a entièrement libéré de cette superstition dans laquelle je t'avais précipité avec moi². C'est elle en effet qui m'enseigne, et qui m'enseigne conformément à la vérité, que rien ne doit être cultivé à fond, et qu'il faut mépriser la totalité de ce qui est perçu par les yeux mortels, de ce qu'atteint un quelconque de nos sens. C'est elle qui promet de faire connaître clairement le Dieu très vrai et très caché, et qui veut bien le montrer, de façon imminente, comme à travers des nuages diaphanes.

Circonstances du dialogue.

4. C'est dans la philosophie que vit à mes côtés avec beaucoup de zèle notre Licentius : c'est à elle qu'il s'est

converti tout entier, loin des séductions et des loisirs de la jeunesse, au point que ce n'est pas à la légère que j'oserais le proposer en exemple à son père. Car la philosophie, aucun âge n'a à se plaindre d'être exclu de son sein. Pour t'inciter à t'attacher à elle et à y boire plus avidement, tout en connaissant la soif que tu as d'elle, j'ai voulu en produire un échantillon : puissé-je n'avoir pas espéré en vain qu'il sera pour toi très agréable et, si j'ose dire, un apéritif. En effet, je t'ai envoyé dans cette lettre la discussion qu'ont eue entre eux Trygetius et Licentius. Ce jeune Trygetius aussi, l'armée, comme si elle l'avait accaparé pour lui ôter son dégoût des études, nous l'a rendu très ardent et très avide de la grande culture libérale. Donc, peu de jours après que nous eûmes commencé à vivre à la campagne, les exhortant et les stimulant à l'étude, je les vis préparés et pleins d'ardeur : je voulus alors examiner leurs possibilités en fonction de leur âge, d'autant plus que l'*Hortensius* de Cicéron paraissait dans une large mesure les avoir gagnés à la philosophie¹. C'est pourquoi, ayant eu recours à un sténographe afin que les vents ne dispersent point les fruits de notre effort, je n'en ai rien laissé perdre. Dans ce livre tu liras vraiment les matières qu'ils ont traitées et leurs opinions, ainsi que mes paroles et aussi celles d'Alypius.

DU BONHEUR

Qu'est-ce que la vie heureuse ?

II. 5. Pour ce faire, nous étions donc, sur mon conseil, tous réunis en un même lieu qui nous avait paru approprié. « Est-ce que vous doutez, dis-je, que nous devions connaître le vrai ? — Pas du tout », répondit Trygetius ; les autres firent savoir par leur physionomie qu'ils étaient d'accord. « Mais à supposer, repris-je, que même sans connaître la vérité, nous puissions être heureux, jugez-vous nécessaire la connaissance du vrai ? » Ici intervint Alypius : « De cette question, dit-il, je crois être un arbitre plus sûr. Puisqu'en effet mon itinéraire me fait aller à la ville, il faut que je sois déchargé de la tâche de soutenir une cause ; en

même temps, je pourrais plus facilement déléguer à quelqu'un le rôle d'arbitre que celui de défenseur de l'une ou l'autre partie. C'est pourquoi, n'attendez désormais rien de moi en faveur de l'une ou de l'autre. »

Cela lui fut accordé par tous, et moi je répétai ma question. « Il est certain, dit alors Trygetius, que nous voulons tous être heureux¹; et si nous pouvons y parvenir sans la vérité, nous ne devons pas chercher la vérité. — Qu'est-ce à dire, repris-je, pensez-vous que nous puissions être heureux même sans avoir trouvé la vérité? » Licentius répondit: « Nous le pouvons si nous cherchons le vrai. » Ici, j'avais d'un signe de tête sollicité l'avis des autres. « Je suis frappé, dit Navigius², par ce qu'a dit Licentius: il se pourrait donc que ce soit vivre heureux que de vivre dans la recherche de la vérité. — Précise donc, dit Trygetius, ce qu'est la "vie heureuse", pour que j'en infère ce qu'il convient de répondre. — Penses-tu, dis-je, que vivre heureux soit autre chose que vivre selon ce qu'il y a de meilleur dans l'homme? — Je ne m'exprimerai pas, dit-il, à la légère: il faut en effet, je pense, que tu me définisses ce qu'est ce "meilleur". — Qui douterait, dis-je, qu'il n'y ait rien de meilleur chez l'homme que cette partie de l'âme à l'autorité de laquelle il convient qu'obéissent les autres éléments de l'homme? Cette partie — cela pour que tu ne réclames pas une autre définition — peut être nommée "esprit" ou "raison"³. Mais, s'il ne te paraît pas en être ainsi, cherche comment tu définirais toi-même la vie heureuse, autrement dit ce qu'il y a de meilleur en l'homme. — Je suis d'accord, dit-il.

Que nous apporte la recherche du vrai ?

6. — Eh bien, dis-je, revenons à la question: te semble-t-il que l'on puisse vivre heureux sans avoir trouvé le vrai, si seulement on le cherche? — Je répète, dit-il, ma réponse: absolument pas. — Et vous, dis-je, quelle est votre opinion? » Licentius répondit: « Pour moi, c'est *oui*; car nos ancêtres, que la tradition nous a dépeints sages et heureux, ont eu, du seul fait qu'ils cherchaient le vrai, une vie bonne et heureuse. — Je vous suis reconnaissant, dis-je, parce que vous m'avez pris pour arbitre avec Alypius que j'avais, je l'avoue, déjà commencé à envier. Donc la vie heureuse semble à l'un d'entre vous se rencontrer dans

la seule recherche de la vérité, et à l'autre dans sa découverte, mais Navigius a montré un peu avant qu'il voulait, Licentius, passer dans ton camp ; je désire vivement voir quels défenseurs de vos thèses vous pourrez être. Car l'affaire est d'importance, et tout à fait digne d'une discussion scrupuleuse. — Si l'affaire est d'importance, dit Licentius, elle requiert de grands hommes ! — Garde-toi, dis-je, de chercher, surtout dans cette maison de campagne, ce qu'il est difficile de trouver chez n'importe quel peuple de la terre : explique-nous plutôt le pourquoi de ce que tu n'as pas, je suppose, affirmé à la légère, et pour quelle raison il t'en semble ainsi. En effet, les grands problèmes, quand ils sont étudiés par les petites intelligences, rendent celles-ci habituellement grandes.

III. 7. — Puisque, dit-il, je vois que tu nous presses vivement de discuter entre nous — j'ai confiance que tu veux cela pour notre utilité —, je demande pourquoi ne pourrait être heureux celui qui cherche le vrai, même s'il ne le trouve aucunement ? — Parce que, dit Trygetius, nous voulons que l'homme heureux soit en toutes choses un sage parfait. Or celui qui cherche encore maintenant n'est pas parfait. Celui-ci, je ne vois pas du tout comment tu le prétends heureux. — Est-ce que, dit alors Licentius, l'autorité des Anciens existe à tes yeux ? — Pas de tous, répondit Trygetius. — Mais desquels ? — De ceux qui furent sages. — Alors, demanda Licentius, est-ce que Carnéade¹ ne te semble pas avoir été sage ? — Moi, répondit Trygetius, je ne suis pas grec², je ne sais pas qui fut ce Carnéade. — Alors, reprit Licentius, notre grand Cicéron, que penses-tu de lui ? » Après s'être tu un moment, Trygetius répondit : « Ce fut un sage. — Sur notre problème, continua Licentius, son avis a quelque importance pour toi ? — Oui. — Apprends donc quel est cet avis, car je pense qu'il t'est sorti de l'esprit. Cicéron a donc pensé qu'est heureux celui qui cherche la vérité, même s'il n'est pas capable de parvenir à sa découverte. — Où donc, demanda Trygetius, Cicéron a-t-il dit cela ? » Et Licentius de répondre : « Qui ne sait qu'il a affirmé instamment que l'homme ne peut rien connaître avec certitude, et que la seule solution qui demeure pour le sage est la recherche très active de la vérité ? Cela parce que, s'il donnait son assentiment à des choses incertaines, fussent-elles vraies

par hasard, il ne pourrait se libérer de l'erreur, faute la plus grave pour le sage. C'est pourquoi, si d'une part il faut croire que le sage est nécessairement heureux et si d'autre part la simple recherche de la vérité est la fonction parfaite de la sagesse, comment hésiterions-nous à estimer que la vie heureuse puisse consister dans la seule recherche de la vérité ?

8. — Ai-je le droit, demanda Trygetius, de revenir sur ce que j'ai accordé à la légère ? » Je pris la parole : « Ceux-là seuls n'ont pas coutume de le permettre, que pousse à la discussion non le désir de découvrir le vrai, mais la jactance d'une intelligence puérile. Donc, vu que vous avez encore à être formés et instruits, non seulement il est permis, mais je veux que cela figure dans vos préceptes, de remettre en question ce que vous avez accordé fort imprudemment. » Licentius reprit : « Je pense que ce n'est pas un mince profit en philosophie quand un de ceux qui discutent méprise la victoire en comparaison de la découverte du bien et du vrai. C'est pourquoi je me sou mets volontiers à tes préceptes et à ton avis, et j'autorise Trygetius (c'est de mon ressort) à revenir sur ce qu'il pense avoir accordé à la légère. » Alors Alypius : « Que je n'ai pas à remplir dès maintenant la fonction que j'ai assumée, vous le reconnaissez vous-mêmes avec moi. Mais, puisque mon départ, fixé depuis longtemps, me pousse à briser là, celui qui partage l'arbitrage avec moi ne refusera pas d'exercer en mes lieu et place un pouvoir devenu double pour lui : je vois en effet que votre joute se poursuivra assez longuement. »

Lorsqu'il fut parti : « Fais-nous savoir, dit Licentius, ce que tu avais accordé à la légère. — C'est à la légère, répondit Trygetius, que j'ai concédé que Cicéron fut un sage. — Ainsi donc, Cicéron n'a pas été un sage, lui par qui la philosophie en langue latine a été inaugurée et portée à sa perfection ? — Quand même j'accorderais qu'il fut un sage, je ne vais pas tout approuver chez lui. — Eh bien, il faut que tu réfutes beaucoup d'autres de ses thèses pour ne pas paraître condamner avec impertinence celle dont il s'agit ! — Mais si je suis prêt à affirmer que c'est sur ce point seulement que son jugement n'est pas juste ? Rien ne compte pour vous que le poids des raisons que j'apporterais en faveur de ce que je veux qu'on affirme. — Continue, dit

Licentius : qu'oserais-tu contre celui qui professe qu'il est l'adversaire de Cicéron ? »

9. Trygetius dit alors : « Je veux que toi, notre arbitre, tu fasses attention à la définition que tu as donnée précédemment de la vie heureuse : tu as dit qu'heureux est celui qui vit selon cette partie de l'âme à qui il convient de commander aux autres parties. Mais toi, Licentius, je veux que tu m'accordes dès maintenant (car en vertu de la liberté à laquelle la philosophie promet de nous conduire, j'ai fait tomber le joug de l'autorité) que celui qui cherche encore la vérité n'est pas parfait. — Alors, dit Licentius après un long silence, je ne l'accorde pas. — Pourquoi ? dit Trygetius, je t'en prie, explique-toi. Car je suis tout oreilles, et je grille d'entendre comment on peut être parfait et chercher encore la vérité. — Celui qui n'est pas parvenu à la fin, dit Licentius, j'avoue qu'il n'est pas parfait. Mais, cette vérité-là, je pense que Dieu seul la connaît, ou peut-être aussi l'âme humaine lorsqu'elle a quitté ce corps, cette prison ténébreuse¹. Cependant la fin de l'homme² est de chercher parfaitement la vérité : nous recherchons un être parfait, mais qui soit un homme. — Donc, dit Trygetius, l'homme ne peut pas être heureux. Comment le serait-il, alors qu'il ne peut pas atteindre ce qu'il désire ardemment ? Mais l'homme peut vivre heureux si vraiment il peut vivre selon cette partie de l'âme à laquelle il est permis de commander dans l'homme. Il peut donc trouver le vrai. Autrement, qu'il se replie sur lui-même et ne désire plus le vrai pour éviter d'être, en ne pouvant l'atteindre, nécessairement malheureux. — Mais, dit Licentius, c'est le bonheur même de l'homme que de rechercher parfaitement la vérité, c'est-à-dire l'obtention de la fin au-delà de laquelle on ne peut progresser. Donc quiconque cherche la vérité avec moins de zèle qu'il ne faut n'atteint pas la fin de l'homme ; mais quiconque s'applique, autant que l'homme le peut et le doit, à trouver la vérité, même sans la trouver, est heureux ; car il fait tout ce en vue de quoi il est né. Et si la découverte est absente, elle le sera parce que la nature ne l'aura pas permise. Enfin, puisqu'il est nécessaire que l'homme soit heureux ou malheureux, n'est-ce pas folie que de dire malheureux celui qui s'applique sans relâche, jour et nuit, autant qu'il le peut, à la recherche de la vérité ? Il sera donc heureux. En outre, cette définition, je

pense, est en ma faveur. Car s'il est heureux, et il l'est, celui qui vit selon cette partie de l'âme à qui il convient de commander aux autres, cette partie qu'on appelle la "raison", je demande : ne vit-il pas selon la raison, celui qui cherche parfaitement la vérité ? S'il est absurde de le prétendre, pourquoi hésiter à dire heureux l'homme, du seul fait qu'il recherche la vérité ?

Qu'est-ce que l'erreur ?

IV. 10. — Pour moi, reprit Trygetius, il me semble que quiconque est dans l'erreur ne vit selon la raison ni n'est tout à fait heureux. Or, est dans l'erreur l'homme qui toujours cherche et jamais ne trouve. Par conséquent, tu as maintenant à démontrer de deux choses l'une : ou que celui qui est dans l'erreur peut être heureux ; ou que celui qui ne trouve jamais ce qu'il cherche n'est pas dans l'erreur. — L'homme heureux, répondit Licentius, ne peut pas être dans l'erreur. » Puis, après un long silence : « Il n'est pas dans l'erreur pendant qu'il cherche ; parce que c'est pour ne pas errer qu'il cherche parfaitement. » Et Trygetius reprit : « C'est pour ne pas errer qu'il cherche ; mais il erre quand il ne trouve pas du tout. Or tu as cru que serait en faveur de ta thèse le fait qu'il ne veut pas se tromper, comme si personne ne se trompait malgré soi, ou comme si l'on ne se trompait jamais autrement que malgré soi. »

Comme Licentius tardait à répondre, je repris : « Il vous faut définir ce qu'est l'erreur ; en effet, vous pourrez plus facilement en voir les limites si vous l'avez déjà pénétrée à fond. — Moi, dit Licentius, je ne suis point apte à donner des définitions, encore qu'il soit plus facile de définir l'erreur que de la délimiter¹. — C'est moi, dit Trygetius, qui la définirai : cela m'est plus facile, grâce non à mon talent, mais à ma cause, qui est excellente. Car être dans l'erreur, c'est de toute façon chercher toujours et ne jamais trouver. — Moi, dit Licentius, si je pouvais facilement réfuter cette définition, j'aurais déjà favorisé ma cause. Mais, puisque l'affaire ou bien est par elle-même ardue, ou bien me paraît telle, je vous demande de différer la question jusqu'à demain : aujourd'hui je n'ai rien pu trouver à répondre, alors que je médite là-dessus soigneusement. »

Puisque je pensais qu'on pouvait lui accorder cela, et que les autres ne s'y opposaient pas, nous nous levâmes

pour aller nous promener ; et tandis que nous échangeons des propos nombreux et variés, Licentius resta plongé dans ses pensées. Ayant vu que c'était en vain, il préféra détendre son esprit et se mêler à notre conversation. Plus tard, à la tombée de la nuit, ils avaient repris le même débat : mais j'y mis fin et je les persuadai de le remettre à un autre jour. Là-dessus, nous nous rendîmes aux bains.

11. Mais le lendemain, quand nous eûmes pris place : « Exposez-nous, dis-je, ce que vous aviez commencé de discuter hier. — Nous avons, dit Licentius, remis à plus tard la discussion, si je ne me trompe, à ma demande parce que la définition de l'erreur était très difficile pour moi. — Ici, dis-je, tu n'es absolument pas dans l'erreur : que ce te soit un présage favorable pour le reste de la discussion, je le souhaite volontiers. — Écoute donc, dit-il, ce que dès hier, si tu n'étais pas intervenu, j'aurais exposé. L'erreur me paraît être le consentement au faux à la place du vrai. N'y tombe d'aucune manière celui qui pense que la vérité est toujours à rechercher. En effet, il ne peut admettre le faux, celui qui n'admet rien ; il ne peut donc être dans l'erreur. Heureux, il l'est le plus aisément du monde. Pour ne pas chercher plus loin, nous-mêmes, si nous pouvions vivre tous les jours comme nous l'avons pu hier, je ne vois absolument pas pourquoi nous hésiterions à nous proclamer heureux. Car nous avons vécu dans une grande tranquillité d'esprit, soustrayant notre âme à toute souillure du corps et, fort éloignés du brandon des passions, nous mettant, autant qu'il est humainement possible, au service de la raison, c'est-à-dire vivant selon cette partie divine de l'homme que nous sommes convenus, dans notre définition d'hier, de dire qu'elle était la vie heureuse — et pourtant, je pense, nous n'avons rien trouvé, nous avons seulement cherché la vérité. C'est donc dans la seule recherche de la vérité, même s'il ne peut nullement la trouver, que l'homme peut parvenir à la vie heureuse. Car ta définition, vois avec quelle facilité elle est exclue par une simple constatation commune. Tu as dit en effet que se tromper, c'était chercher toujours et ne jamais trouver. Soit un homme qui ne cherche rien : on lui demande par exemple si maintenant il fait jour ; il pense aussitôt, à la légère, et répond qu'il fait nuit ; ne te paraît-il pas être dans

l'erreur? Donc ce genre d'erreur, monstrueuse, ta définition ne l'a pas englobé. Si elle a englobé même des gens qui ne se trompent pas, peut-il y avoir une définition plus vicieuse? Si un homme se rend à Alexandrie, et qu'il y va par le droit chemin, tu ne peux pas, je pense, le dire dans l'erreur; mais si, gêné par diverses causes, il fait le même voyage en prenant son temps, et s'il est devancé par la mort, n'est-il pas vrai qu'il a toujours cherché sans jamais trouver, et que pourtant il n'a pas été dans l'erreur? — Non, dit Trygetius, il n'a pas toujours cherché¹.

12. — Tu as raison, dit Licentius, et tu nous fais bien la leçon. Il s'ensuit en effet que ta définition ne convient pas du tout: car je n'ai pas dit qu'il est heureux, celui qui cherche toujours la vérité. Cela ne peut même pas se produire: d'abord parce que l'homme n'existe pas toujours; ensuite parce qu'au moment où l'homme commence à exister il ne peut, car son âge l'en empêche, chercher le vrai. Ou alors, si tu penses que le mot "toujours" doit être utilisé dans le cas où aucun instant où l'on peut chercher ne doit être perdu, il faut revenir à cette histoire d'Alexandrie. Imagine en effet quelqu'un qui, aussitôt que son âge ou ses affaires lui permettent de voyager, se met en marche sur ce trajet et qui, comme je l'ai dit, sans faire l'école buissonnière, est frappé par la mort avant d'être arrivé: tu te tromperas de beaucoup si tu crois qu'il a erré bien qu'il n'ait cessé, aussi longtemps que possible, de chercher et n'ait pu atteindre le but qu'il visait. C'est pourquoi, si ma thèse est exacte, si selon elle celui qui cherche parfaitement la vérité tout en ne la trouvant pas n'est point dans l'erreur et est heureux parce qu'il vit selon la raison, ta définition est mise en défaut, et, si elle ne l'était pas, je n'aurais pas à m'en préoccuper, puisque ma thèse a été assez établie par cela seul que j'ai exposé: dès lors, pourquoi, je te le demande, la question que nous discutons n'est-elle pas encore résolue? »

DE LA SAGESSE

En quête d'une définition.

V. 13. Trygetius reprit la parole : « Accordes-tu que la sagesse est le droit chemin de la vie ? — Sans aucun doute, dit Licentius ; cependant je veux que tu me définisses la sagesse, pour savoir si tu la vois de la même manière que moi. — Elle ne te paraît donc pas, demanda Trygetius, assez définie par la question même qui vient de t'être posée ? Tu m'as même accordé ce que je voulais. Car, si je ne me trompe, ce n'est pas à tort que le droit chemin de la vie est appelé sagesse. — Rien, répondit Licentius, ne me paraît aussi ridicule que cette définition. — Peut-être, riposta Trygetius, mais par précaution je demande que chez toi la réflexion précède le rire : il n'est rien de plus honteux qu'un rire qui mérite grande risée. — Quoi ? demanda Licentius, ne reconnais-tu pas que la vie est le contraire de la mort ? — Je le reconnais. — À ce qu'il me semble, le chemin de la vie n'est rien d'autre que celui que chacun prend pour éviter la mort. » Trygetius était d'accord. « Donc, reprit Licentius, si quelque voyageur, évitant un chemin détourné qu'on lui a dit tenu par des brigands, continue d'aller tout droit et échappe ainsi à la mort, n'a-t-il pas suivi le chemin, le droit chemin de la vie, que personne pourtant n'appelle "sagesse" ? — J'ai accordé qu'il l'est, mais pas à lui seul. — Mais une définition ne devrait rien embrasser qui fût étranger au défini. Par conséquent, définis à nouveau, s'il te plaît, ce qu'est à tes yeux la sagesse. »

14. Trygetius resta longtemps silencieux. Puis il dit : « Voici une nouvelle définition¹, puisque tu as décidé de ne jamais en finir sur ce point : la sagesse est le droit chemin qui mène à la vérité. — Mais cela aussi est pareillement réfuté, dit Licentius ; en effet, tandis que chez Virgile la mère d'Énée lui dit :

*« Poursuis seulement et dirige tes pas
Vers l'endroit où te conduit ce chemin² »,*

celui-ci, suivant cette voie, parvient où on lui avait dit, c'est-à-dire au vrai. Soutiens, si tu veux bien, que le lieu où en marchant il posa le pied peut être appelé la sagesse : mais c'est sottement que je m'efforce de détruire totalement ta définition, car aucune autre ne sert davantage ma cause. En effet, tu as dit que la sagesse était, non la vérité elle-même, mais le chemin qui y mène. Donc quiconque use de ce chemin use certainement de la sagesse ; le sage sera donc celui qui a cherché parfaitement la vérité, même s'il ne l'a pas encore atteinte. Car, de chemin qui conduise à la vérité, on ne peut concevoir de meilleur que la recherche assidue de la vérité. Donc celui qui use de ce seul chemin sera déjà sage ; mais aucun sage n'est malheureux ; or tout homme est sage ou malheureux : donc ce qui le rendra heureux, ce n'est pas seulement la découverte, mais bien, par elle-même, la recherche de la vérité. »

15. Alors Trygetius dit en souriant : « J'ai mérité ce qui m'arrive, en faisant de confiance une concession à l'adversaire sur un point subsidiaire : comme si j'étais un artiste en définitions ou si je pensais que dans les discussions il est des points tout à fait superflus ! Quelle limite convenable poserais-je, si je voulais que de nouveau tu définisses quelque chose, et de nouveau les termes de cette définition, et si, feignant de ne rien comprendre, je réclamais qu'on définisse pareillement, un par un, tous les mots du contexte ? Car de quel terme très clair n'exigerais-je pas de plein droit la définition, si je demande à bon droit celle de la sagesse ? Y a-t-il en effet un mot dont la nature a voulu que la notion soit plus claire dans nos esprits que le mot "sagesse" ? Mais, je ne sais comment, quand cette notion a quitté en quelque sorte le port de notre esprit et a déployé pour ainsi dire les voiles des mots, aussitôt vont survenir, tels mille naufrages, les arguties. C'est pourquoi : que l'on n'exige plus de définition de la sagesse, ou bien que notre arbitre daigne s'engager dans sa défense. »

Alors, comme la nuit empêchait déjà d'écrire¹ et que je voyais poindre un vaste problème à traiter sur nouveaux frais, je le remis à un autre jour. En effet, nous avons commencé à discuter quand le soleil était déjà à son déclin : le jour s'était passé presque entier d'une part à

organiser les travaux agricoles, d'autre part à revoir le premier livre de Virgile.

Un étrange devin.

VI. 16. Puis, dès que le jour se leva — car, la veille, nous avions pris des mesures pour avoir un loisir durable —, nous poursuivîmes la discussion commencée. Je dis : « Hier tu m'as demandé, Trygetius, de descendre de la fonction de juge à celle de défenseur de la sagesse, comme si dans votre propos la sagesse endurait un adversaire, ou qu'avec un défenseur elle était en difficulté au point d'être obligée d'implorer un secours supplémentaire. En effet, le seul objet de discussion qui soit apparu entre vous, c'est la nature de la sagesse ; ici aucun de vous ne l'attaque parce que chacun la désire. Et si tu penses que tu as échoué à définir la sagesse, il ne faut pas que pour autant tu abandonnes ce qu'il reste de défendable dans ton opinion. C'est pourquoi tu n'obtiendras de moi rien d'autre qu'une définition de la sagesse qui n'est ni la mienne ni nouvelle, mais qui est celle des Anciens ; et je m'étonne que vous ne vous la rappeliez pas : ce n'est pas la première fois que vous entendez dire que "la sagesse est la science des choses divines et humaines"¹. »

17. Sur ce, Licentius, qu'après cette définition je supposais devoir longtemps chercher une réponse, lança aussitôt : « Pourquoi alors, je t'en prie, n'appelons-nous pas sage cet homme tout à fait scandaleux dont nous savons qu'il se dévoyait régulièrement parmi d'innombrables courtisanes (je parle d'Albicerius qui, à Carthage, durant de nombreuses années, fit à ceux qui le consultaient des réponses aussi étonnantes que justes) ? Je pourrais rappeler sur lui des anecdotes innombrables², si je ne parlais à des gens qui en ont eu l'expérience et s'il ne suffisait de peu de chose à mon propos. N'est-il pas vrai qu'un jour » (c'est à moi qu'il s'adressait) « où l'on ne retrouvait plus à la maison une cuiller, je l'avais interrogé sur ton conseil, et il me donna satisfaction immédiatement et très exactement non seulement sur l'objet qu'on cherchait, mais aussi sur le nom de son propriétaire et sur le lieu où il était caché ? Autre exemple : j'étais présent à la scène (je laisse de côté le fait que sur les points où on le questionnait il ne disait

absolument rien de faux), un esclave chargé de porter une somme d'argent en avait volé une certaine partie tandis que nous allions chez Albicerius ; ce dernier lui ordonna de compter les pièces et l'obligea sous nos yeux à rendre ce qu'il avait dérobé, avant d'avoir vu lui-même ces pièces ou d'avoir appris combien nous lui apportions.

18. « Que dire de ce qui faisait (nous l'avons appris de toi-même) l'étonnement continu d'un homme très savant et très brillant, Flaccianus ? Celui-ci, qui était en négociation pour acheter un domaine, porta l'affaire à la connaissance du devin en question d'une façon telle qu'il l'invitait à dire, s'il le pouvait, ce qui avait eu lieu. Aussitôt Albicerius révéla non seulement la nature de la transaction, mais même le nom du domaine, pourtant si saugrenu que Flaccianus s'en souvenait à peine. De plus, je ne puis rapporter ceci sans stupeur : à notre ami, ton disciple, qui voulait de l'agitation et qui lui demandait insolemment de deviner ses pensées non exprimées, Albicerius répondit qu'il pensait à un vers de Virgile. Stupéfait, mais ne pouvant le nier, il poursuivit en demandant quel était ce vers. Et Albicerius, qui n'avait guère vu qu'en passant, autrefois, l'école d'un grammairien, n'eut pas d'hésitation à chanter, sûr de lui, et en vocalisant, le vers dont il s'agissait. Est-ce que par hasard ce n'était pas sur des choses humaines qu'on le consultait ? Est-ce sans la science des choses divines qu'il fit à ceux qui le consultaient des réponses sûres et exactes ? Mais les deux hypothèses sont absurdes¹. En effet, les choses humaines ne sont rien d'autre que les choses des hommes, comme l'argent, la monnaie, les domaines et finalement la pensée elle-même ; et les choses divines, qui ne jugerait justement que c'est par elles qu'advient chez l'homme la divination ? Il est donc sage, cet Albicerius, si vraiment nous accordons par cette définition que la sagesse est la connaissance des choses humaines et divines.

VII. 19. — D'abord, dit Trygetius, je n'appelle pas "science" une discipline dans laquelle celui qui la professe est parfois dans l'erreur. En effet, une science consiste non seulement en éléments compris, mais encore compris de telle sorte qu'on n'y puisse ni commettre d'erreurs ni trébucher sous l'impulsion de n'importe quel adversaire. C'est donc très justement que certains philosophes disent que la

LES CONFESSIONS

<i>Notice</i>	1364
<i>Note sur le texte</i>	1373
<i>Notes</i>	1373
<i>Bibliographie</i>	1451
<i>Répertoire</i>	1459
<i>Index</i>	1505

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

CONTRE LES ACADÉMICIENS

LA VIE HEUREUSE

L'ORDRE

LES SOLILOQUES

L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME

LA DIMENSION DE L'ÂME

LE MAÎTRE

LE LIBRE ARBITRE

LA MUSIQUE

LE MENSONGE

LES CONFESIONS

*Préface, Chronologie,
Note sur la présente édition
par Lucien Jerphagnon*

Abréviations utilisées pour les livres bibliques

Notices et notes

*Bibliographie
par Lucien Jerphagnon*

Répertoire

*par Patrice Cambronne, Jean-Louis Dumas,
Lucien Jerphagnon et Henri-Pierre Tardif de Lagneau*

Index

*par Lucien Jerphagnon
avec la collaboration de Sophie Astic*